

Moebius

L'homme qui marche : Fragments

Paul-Chanel Malenfant

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/14075ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malenfant, P. (2008). L'homme qui marche : Fragments.
Moebius, (116), 99–103.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PAUL-CHANEL MALENFANT

*L'homme qui marche*¹

Fragments

Jour d'errance. L'âme sans abri se cherche, tourne autour d'elle-même, suicidaire et derviche parmi les replis du bleu. Jazz, béton. Des hommes aveugles marchent sur les toits de Montréal. Des chiens bougent vaguement dans la poussière des ruelles. Dans des chambres d'hôtel, derrière les rideaux, d'autres villes s'écroulent, décors d'opéra. Ton âge te foudroie. À bout portant. Tandis que s'éclipsent les néons et les lettres de lumière dans la chute vertigineuse des ascenseurs vers le vide.

*

N'élève pas la voix à l'heure de l'écriture, tu veilles des enfances mourantes, des pays perdus. Ce jour est lisse, chemise de poult-de-soie. La marche militaire s'assourdit dans la cour de l'école. Le coq du village s'est pendu au lampadaire sur le coup de minuit. Au fil du temps les livres trembleront dans tes mains comme, jadis, les éphèbes fiévreux.

Un vieil homme est assis sur un banc public, tandis que passe dans l'allée de sable un adolescent au foulard de soie jaune. Il l'imagine nu comme un cerisier en fleurs, plus nu qu'une silhouette de jeune femme derrière un rideau à motifs de lotus. Mélancolie. Il pleut sur le pays des ombres. Ah ! tourner de l'œil comme s'évanouit la nuit avec dans la bouche ce goût de semence légère, ce souffle de brume, de source ou de saké.

*

Objets de beauté : les cloîtres, les fossiles, les roses de sable. Le temps te déporte entre volets et corridors. Tu passes, voyageur anonyme dans des villes surpeuplées. De l'autre côté de l'existence. Voici une main tendue sur ton passage, un coup de sifflet contre le tympan, une lettre de Kandahar. L'esprit des lieux souffle au-dessus des eaux de ta naissance. Des poèmes te reviennent en mémoire, adieux et serments contre l'ordre établi. Contre les tables de la loi. Tu veilles des phrases fraternelles avant d'entrer, silencieux, dans le jour le plus long de l'absence et de l'éternité.

Gestes brûlés, pensées de dérive. Tu suis ton chemin parmi la poussière d'étoiles et les pointillés de néons. *No man's land*. Tu revois les colonnes du temple, les archives séculaires et les garçons des rues aux tatouages de lézard sur la poitrine. (Jadis, les oiseaux du paradis peints au peignoir de la grand-mère s'envolaient dans tes rêves entre les cumulus.) Parade : pleines peaux et profils égyptiens, cliquetis des clés accrochées aux tailles de cuir, miroirs blindés des vitrines.

Et soudain le désir comme une arme à feu entre les côtes.

*

Un marcheur s'est arrêté sur la plage pour regarder les nuages, la main droite à hauteur de son front. Le corps, libre comme l'air, entre en état de pensée. Le corps se fait à l'idée de la mort devant les planches d'anatomie et les églises romanes. Sources sonores. Une aubergine, sur le rebord de la fenêtre, épuise le violet du monde. Tu assistes ainsi à l'érosion des matières premières, à l'envol muet de la langue.

La terre tremble tous les jours. Malgré les souvenirs de lessive au-delà du bleu et les soupiraux ouverts par le vent sur le cadastre du fleuve. Dans le désert, des femmes avancent sur leurs genoux, portant des jarres sur la tête. Des enfants squelettiques – on croit voir battre leur cœur sous les côtes – traversent l'écran, jusqu'à l'oasis. La prière ne franchit plus les lèvres. On tend des mains qui s'évanouissent dans le vide. La nuit persiste un goût de boue dans la bouche.

*

Photographie d'exil. Une silhouette noire de profil dans le jour finissant. Du vent, entre linge et chemise. C'est un coin de pays baigné de larmes. Les hommes y portent des armes sous le manteau. Jamais, dans l'espace, la terre n'a été si lointaine. Si réfractaire aux faveurs de la nuit.

*

Un instant parmi tant d'autres dans l'écoulement des heures. Une fenêtre s'ouvre sur le jardin. Le livre sur la table a des éclats de vérité. Tu rêves de l'immobilité des choses : le pot de grès, le tournesol et la clé sur la porte. Tu passes ainsi, comme vient le vent au devant de la mer. Et ton ombre, contemporaine et soumise, marche à côté de toi.

* *
 *

Poème, ronde de nuit. Des âmes lumineuses marchent, lentes, sur les premières eaux du monde. Tu écoutes, échos de la lumière sur la mer, les *Vêpres de la Vierge* de Monteverdi et, de Brancusi, le silence de *La muse endormie*.

1. Emprunt du titre d'une sculpture d'Alberto Giacometti.